

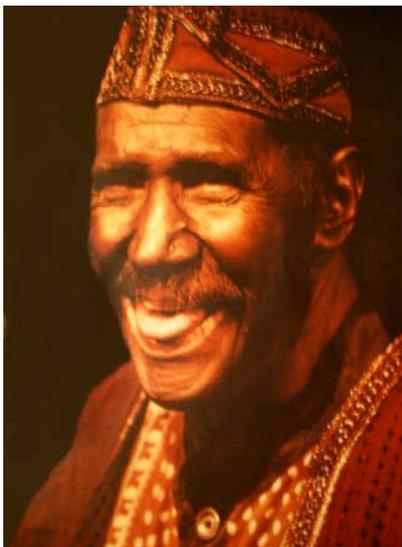
DOSSIER DE PRESSE

Est-il possible qu'un jour un seigneur vienne frapper à la porte de cette ruine ? Saadi Afshar

Théâtre du Soleil 11 – 29 janvier 2006 **Siah Bâzi, théâtre populaire d'Iran**

Une troupe de théâtre comique de Téhéran, chassée de son théâtre, trouve refuge dans celui d'Ariane Mnouchkine et y présente son dernier spectacle :

Saadi, agence de gaieté avec Saadi Afshar dans le rôle du Noir



Saadi Afshar est l'un des derniers maîtres de la tradition iranienne du **Siah bâzi** – littéralement : *le Jeu du Noir* -, sorte de commedia dell'arte qui se jouait lors de mariages ou de fêtes (sous les Safavides, on recouvrait de planches le bassin de la cour pour en faire une scène). Le visage entièrement fardé de suie, la voix éraillée inimitable (il ne peut s'en défaire quand il arrête de jouer), le Noir improvise, en partant de canevas traditionnels, des satires truffées d'allusions à l'actualité. On pense que cet Arlequin iranien trouve son origine dans un esclave africain perdu en Perse ou un gitan venu de l'Inde. Déjà invité à Paris en 1991 lors du Festival d'automne, Saadi revient quinze ans plus tard pour nous raconter l'émouvant destin des acteurs du Siah bâzi, dont le théâtre vient d'être fermé à Téhéran et qui viennent trouver refuge au Théâtre du Soleil.

représentations précédées du film
« Siah bâzi, les ouvriers de joie »
de Maryam Khakipour

un spectacle de Siah bâzi (en persan surtitré)

Saadi, agence de gaieté

pièce comique improvisée, avec Saadi Afshar dans le rôle du Noir



*Nous allons au pays du soleil levant
Pour y trouver du travail
Ou des proches
Chacun son but
Elle, elle cherche son mari
Et nous deux un bon boulot*

La pièce, qui réunit une douzaine de comédiens et musiciens, raconte les aventures comiques d'une troupe de Siah bâzi qui émigre au Japon après la fermeture de son théâtre... Comme de nombreux Iraniens, les comédiens dispersés rêvent d'y faire fortune. Mais une fois arrivés au pays du soleil levant, il leur faut déchanter : fuyant le sinistre travail qui leur a été proposé à l'intérieur d'une morgue, ils se font manipuler par un compatriote déguisé en Japonais qui leur promet monts et merveilles... et les dépouille de leurs dernières illusions. Alors, pour survivre, il ne leur reste plus qu'une solution : exercer leur talent, improviser, jouer, faire rire !

MOBARAK. — *Oh le Monde, tu nous as rendus malheureux dans les ruelles de l'exil, pourquoi ? Ici on n'a plus de dignité, oh le Monde, je te crache loin de moi !*

avec :
Saadi Afshar
Hassan Azimi
Fateme Shadizadeh
Leïla Mohamadi
Raheleh Hadadi
Aliakbar Fathali
Ahmad Mehrabi
Mahindokht Boujar
Mohsen Magami
Bakhshali Taghvaei
Saghselow

musiciens :
Afshar
Bâhar

directeur :
Saleh Panahi

Coproduction Théâtre du Soleil, avec le soutien de la EEG-Cowles Foundation, d'Air France, du service culturel de l'ambassade de France à Téhéran, et la complicité du Théâtre du Rond-Point et du Musée Guimet. La pièce a été traduite en vue de son surtitrage grâce à une bourse de la Maison Antoine Vitez (Centre international de la Traduction Théâtrale à Montpellier)

Les Ouvriers de Joie au Théâtre du Soleil

Les Parisiens avaient découvert Saadi Afshar et le théâtre Siah bâzi de Téhéran il y a une quinzaine d'années, aux Bouffes du Nord, lors du Festival d'Automne 1991.

Depuis, la troupe se produit dans le sud populaire de Téhéran, principalement dans la rue Laleh Zar, autrefois comparable à notre rue de la Gaieté car s'y trouvaient de nombreux cinémas, théâtres, cabarets, débits de boissons et autres lieux de fête. Depuis la révolution, tout a disparu, la rue est principalement dédiée aux grossistes en électricité et il ne reste plus que deux théâtres en activité, dont le plus ancien et le plus beau de la capitale, même s'il est dans un état vétuste : le Théâtre Nasr.

C'est là que se produisent, plusieurs fois par jour, dans une économie de bouts de chandelle, les comédiens improvisateurs du Siah bâzi. Leur public est un public populaire qui n'a rien à voir avec les spectateurs du Théâtre de la Ville de Téhéran. Ces acteurs improvisateurs ne sont pas, comme le dit Saadi, des « acteurs scientifiques » qui sortent du conservatoire, répètent deux mois un spectacle fixé sur le papier. Ils assument d'être des « ouvriers de joie », comme on les appelle parfois avec condescendance : ils connaissent le pouls du public, il savent lui apporter l'eau dont il a soif. Ce théâtre à la dérive, avec sa troupe qui se bat pour continuer à rire, offre un petit miroir de la société iranienne actuelle : ses impasses, ses frustrations, ses désirs, ses espoirs.

Et puis il y a un an et demi, le gouvernement ferme du jour au lendemain leur théâtre, sans prévenir. Les « ouvriers de joie » se retrouvent à la rue. Chassés du théâtre où ils travaillaient depuis leur enfance, ils se retrouvent désemparés, sans avenir. Quelques-uns en sont morts de chagrin. Les autres sont devenus chauffeur de taxi, serveur, secrétaire médicale...



Cette fermeture s'est produite alors que la réalisatrice Maryam Khakipour était en train de tourner un film documentaire avec eux sur les derniers survivants de cet art. Le film raconte en direct la fin du théâtre Nasr et le désarroi de ses acteurs. On croit assister en direct à la mise à mort de notre commedia dell'arte. Et à travers cette mort, c'est la question de la place de la joie, et celle de la soif du rire en Iran qui se trouvent posées.

Présenté au Festival international du film asiatique de Vesoul 2005, le film *Siah bâzi, les ouvriers de joie* a été remarqué par le jury Guimet qui lui a décerné son « Coup de cœur ». Jean-Michel Ribes l'a accueilli au théâtre du Rond-Point pour une projection en avril. Touchée elle aussi par le destin de ces comédiens, Ariane Mnouchkine a décidé d'inviter le comédien Saadi Afshar et sa troupe au Théâtre du Soleil, pour une série de 21 représentations. L'invitation qui leur a été faite leur a redonné dignité et envie de jouer. Pour Paris, ils préparent un spectacle qui raconte de manière comique leur histoire. Un second film documentaire sera consacré à cette aventure.

En 1^{ère} partie : film (41')

Siah bâzi, les ouvriers de joie, documentaire de Maryam Khakipour



*Notre métier c'est comme le monde, comme un citron sucré :
au début très doux, à la fin très amer. Saadi Afshar*

Celui qui a trouvé le chemin des tavernes n'en reviendra pas indemne. Reza Arabsadeh

Le Film : Dans la rue Laleh Zar, autrefois dédiée à la fête et aux spectacles, un dernier théâtre – le plus ancien de Téhéran – résonne encore d'éclats de rire avant de s'écrouler ou d'être transformé en parking. C'est ici que les couches populaires viennent écouter le Noir improviser sur le sexe et le pouvoir. Lui et sa troupe ne sont pas des acteurs « scientifiques », ils ont tous commencé alors qu'ils étaient enfants. Le gouvernement décide de fermer leur théâtre. On les retrouve orphelins : « Ils nous ont arraché la joie, ils nous ont tout pris ». Les *ouvriers de joie*, ainsi qu'on les appelle avec condescendance, parlent de la soif de rire dans un pays où le deuil et les larmes sont célébrés à chaque occasion.

réalisation : Maryam Khakipour
avec : Saadi Afshar
Reza Arabzadeh
Ardeshir Sohrabi
Fatemeh Shadizadeh
Saleh Panahi
Leïla Mohamadi
montage : Louis Bastin
photo : Farzin Khosrowshahi
Behnam Monadizadeh

Coup de cœur du jury Guimet au Festival du film asiatique de Vesoul 2005.

Coproduction Play Film / AB7 / Maryam Khakipour. Avec l'aide du Centre National de la Cinématographie et le soutien de la PROCIREP – Société des Producteurs et de l'ANGOAA-AGICOA

La tradition du Siah bâzi

Le Siah bâzi est une forme de théâtre comique populaire qui existe en Iran depuis la dynastie Safavide (17ème siècle) et qui se jouait sur les bassins dans les cours des maisons, lors de mariages ou de fêtes. Le Noir en est le personnage principal : un serviteur très fidèle à son maître et cependant, plein de malice, impertinent, qui contredit ses ordres et se révolte contre la classe dominante. Ce personnage au visage fardé improvise tous les soirs à partir de canevas jeux de mots et farces stigmatisant les injustices de la vie courante, critiquant par allusion l'ordre social, les personnalités en vue, mais sans toutefois attaquer de front le pouvoir. On pense généralement que le personnage du « Siah » trouve son origine dans un esclave africain perdu en Perse ou un gitan venu de l'Inde – un personnage décalé et ridicule auquel on pardonne sa liberté de parole et son indécence. La satire et la plaisanterie sont donc ici, comme dans toute tradition vivante, aussi une arme, un instrument de vengeance narquoise contre les humiliations et les vexations subies par les classes inférieures. Comment ne pas penser à Arlequin et à la Commedia dell'arte, mais encore vivante, devant nous, loin de toute reconstitution ? Exemple : la désinvolture avec laquelle un acteur, lorsque son partenaire lui adresse sa tirade, peut sortir de scène pour aller régler la chanson de la scène suivante avec les musiciens, aller boire une gorgée de thé en coulisse et revenir sans décontenancer son partenaire, sortir de son personnage historique pour se lancer dans un commentaire ayant trait à l'actualité, vider une querelle avec un autre acteur puis revenir ensuite dans le fil de l'action...

Portrait de Saadi Afshar par Jean-Pierre Thibaudat

« Iran : Saadi, le dernier des Siah » (Libération, 15 X 1991)

A Téhéran, le visage grimé de noir, avec le même costume et le même sens de l'art, Saadi Afshar entre en scène dans le rôle du Siah bâzi : c'est cet artiste populaire et toute sa troupe que le festival d'Automne a invité pour deux spectacles aux Bouffes du Nord.

[...] Téhéran, 11 heures du matin. Devant une salle à peu près comble, Afshar entre en scène ou plutôt s'y glisse comme un chat, avec sa démarche inimitable et magnétique, aucunement cabotine et totalement charmeuse. Il porte un costume, toujours le même, qu'il promène de pièce en pièce, celui des valets d'autrefois, gilet et pantalon couleur orange, bande bleue le long des jambes, feutre blanc avec bande orange. La vivacité des teintes s'est éteinte depuis longtemps à la lumière des projecteurs et le tissu, ici et là, porte les traces du maquillage : l'homme joue le visage grimé en noir Banania. D'où le nom de Siah (noir) bâzi (jeu). Cela fait deux ou trois siècles que cela dure. Chaque matin dans un fond de boîte de conserve, Saadi mélange des plaques de liège brûlé avec de l'eau et s'en enduit le visage qu'il retouchera tout au long de ses journées de théâtre marathon – entre trois et cinq représentations quotidiennes –, attendant le soir pour se débarbouiller de cette seconde peau et retourner dans l'anonymat. A Téhéran le Siah bâzi est populaire et Saadi Afshar ne l'est pas moins, mais c'est une gloire sans pécule, sans autographe. Ce Téhérani qui dans la galaxie des grands acteurs gravite entre le Provençal Raimu et le Napolitain Eduardo de Filippo et qui, au Japon, serait considéré comme un trésor national vivant, cette star mène la vie modeste et posée d'un OS du théâtre.

Plus encore que sa démarche, c'est sa voix, – voilée, légèrement nasillarde et dont l'accent imite celui des anciens esclaves venus

d'Afrique – qui met le public dans sa poche. Une voix travaillée auprès de grands acteurs du Siah bâzi lui est devenue si familière qu'il ne la quitte plus : « C'est comme ma voix naturelle », soupire-t-il en tirant longuement sur une cigarette, comme à chaque entracte, dans le gourbi qui tient lieu de foyer des artistes au Théâtre Nasr, un charmant théâtre des années trente tout en chatoiement de petits miroirs et dont certaines autorités islamiques ne verraient pas d'un mauvais œil la destruction.

Plus encore que sa voix ce sont ses improvisations qui font qu'une bonne partie du public ne vient pas au Théâtre Nasr voir un spectacle mais revoir deux, trois, six fois Saadi Afshar improviser dans les plages nombreuses que lui ménagent des intrigues jamais bien compliquées. Alors que dans la vie sa modestie et sa timidité font la paire, sur scène, roi du plateau, il ose. Comme les bouffons, Saadi interpelle les grands de ce monde, apostrophe Bush, se moque des mollahs récalcitrants, ironise à propos de la pollution de Téhéran, et ramène toute vieille histoire ou toute pièce du répertoire à hauteur du panier de la ménagère iranienne. Fils du peuple, rusé, le Siah ne fait jamais fortune très longtemps mais se joue des aigris, des pingres et des nantis. Une sorte d'Arlequin et de chansonnier flegmatique.

Loin d'être un acteur qui en fait des tonnes, Saadi Afshar se contente de gestes économes, avec un sens instinctif de la position du corps et du mouvement juste. Du grand art. Qui, preuve flagrante au théâtre snobe sans vergogne les frontières de la langue. Le public lui fait fête et

Saadi Afshar y trouve comme une consolation à sa vie qui, en 58 ans, a connu plus de malheurs que de bonheurs. « Mon père est mort avant que je mette les pieds sur cette terre et ma mère qui travaillait dur (dans le quartier chaud de Téhéran aujourd'hui rasé, NDLR) m'a bientôt laissé seul dans ce monde si hostile. Il m'arrive parfois d'aller au cimetière mais le temps a effacé leurs tombes, que Dieu les bénisse. C'est monsieur hadji Afshar, le marchand de légumes de notre quartier, qui s'est occupé de moi. Et un jour j'ai vu un Siah et j'ai été fasciné. A treize ans, je frottais mon visage avec du charbon et j'allais chanter dans les rues, les cours, cela a commencé comme ça. Ensuite j'ai fait beaucoup de mariages. C'est en 1949, au théâtre Jameh Barbod (brûlé depuis longtemps NDLR) dans la rue de Lalezar (la rue du théâtre où se trouve le théâtre Nasr, NDLR), que le directeur, monsieur Rafi Galatie, que Dieu le bénisse, m'a fait débiter sur une scène dans le rôle d'un passant. »

Avec des amis de son quartier Saadi monte une troupe où il fait le Siah. Un agent d'artistes, monsieur Shayan, le remarque, l'engage dans une troupe où auprès de grands Siah comme Nemat Cholzar ou Ismail Khayam il apprend son métier. Un jour, l'acteur tenant le rôle de Siah, retardé par un accident, ne vient pas au théâtre, Saadi fait le grand saut. Dès lors sa vie sera vouée à l'homme grimé en noir. Il va voir les grands Siah de l'époque comme Zahib Maheri et Mehdi Mesri, aguerri auprès d'eux son métier. Il devient la vedette d'un théâtre dans le quartier – fermé –

des bordels de Téhéran. La drogue, l'alcool laissent des cicatrices dans ce corps un peu voûté comme replié sur lui-même. La révolution islamique ferme les théâtres. Il vivote. Et ce n'est que depuis deux ou trois ans que Saadi Afshar redevient chaque jour Siah pour le meilleur et pour le pire.

Tous ses maîtres sont morts ou fatigués. Saadi, l'héritier qui en surpasse plus d'un, est le dernier survivant d'une époque et d'un art lézardé mais qui reste formidablement vivant. On ne lui connaît pas encore de disciple digne de son nom. « Si un jour je devais jouer une pièce qui raconte

l'histoire de ma vie, je l'appellerai les larmes du Siah », dit-il.

Autour de lui et d'un chef de troupe qui travaille avec Saadi depuis 26 ans, les acteurs et les actrices – contrairement au théâtre religieux les femmes peuvent jouer – forment un groupe amical et soudé. Les pièces changent souvent, deux ou trois jours de répétition suffisent à rafraîchir leur mémoire du répertoire constitué de canevas et non de pièces. Et ce ne sont pas les décors qui risquent de ralentir cette noria de spectacles qui fait une saison : ils sont rudimentaires, de plus à Téhéran le bois est un matériau rare et onéreux. Un paravent, un lit,

une chaise et quelques tissus font l'affaire.

[...]

Téhéran, 11 heures du soir. Saadi et des acteurs de la troupe s'entassent dans une voiture. Saadi rentre enfin chez lui, un deux pièces où l'attend sa seconde femme qui lui a donné une fille. Sa première femme lui avait donné deux fils. L'un est mort au front, l'autre n'est pas et ne sera jamais acteur du Siah bâzi (Il est depuis cet article décédé dans un accident).

Jean-Pierre Thibaudat

* * *